**Eglise protestante Unie de Saint-Chamond Esaïe 57, 14-19**

**6 avril 2025 – La femme adultère 1 Jean 4,7-21**

**Alain Pélissier, pasteur Jean 8,1-11**

Ce récit de la femme adultère est le texte du jour. Il a été écrit il y a plus de 2000 ans, et pourtant je crains qu’on puisse le voir encore aujourd’hui. Peut-être même que l’on peut le voir à la télévision ou sur les réseaux sociaux dans certains pays pour l’édification du peuple ! Des sortes de missionnaires ou vengeurs de Dieu, et la plupart du temps, pour ne pas dire exclusivement ce sont des hommes contre des femmes.

Ce petit texte de l’Evangile a un rôle primordial aujourd’hui encore. C’est même assez incroyable qu’il soit à ce point un texte contemporain. C’est une protestation, un refus, une condamnation des tyrannies religieuses, en particulier celles qui sont tenues par ceux qui se considèrent comme des supermâles, barbus, trapus, grossiers. Ont-ils peur des femmes ? En tout cas ils leur font payer, au nom de je ne sais quel principe, la séduction qu’elles exercent sur eux. Autre hypothèse, ils ont juste besoin de montrer leur supériorité !

Ce texte est aussi une protestation, un refus, une condamnation envers ces religieux qui croient servir la gloire de leur Dieu en massacrant des êtres humains. Ce texte est encore une protestation, un refus, une condamnation d’un vieil instinct de l’humanité, un instinct qui s’habille souvent de pureté religieuse, de pureté nationale : le combat par excellence contre lequel il faudrait éliminer l’impureté et le scandale.

C’est quand même très étonnant de lire un texte qui refuse d’éliminer catégoriquement l’impur et le scandaleux, d’éliminer les mal-pensants, d’éliminer ceux qui s’écartent de la ligne. L’idéologie est assez claire, enlever les fruits pourris ou en tout cas gâtés du panier parce que sinon le reste va être contaminé.

Je pense que cette volonté est de tout temps, de toutes les époques. La volonté de faire un tri ou d’assurer sa supériorité. Il y a donc en filigrane un avertissement : réfléchissez, réfléchissons si nous nous trouvons du côté des accusateurs. N’allons pas trop vite.

Les hommes pieux de Jérusalem sont rusés, ils tendent un piège à Jésus. Un de ces pièges où il est difficile de se sortir. C’est peut-être une marque de fabrique de ceux qui veulent affirmer leur supériorité. Ils vont se servir d’une femme adultère, et c’est l’occasion de faire d’une pierre deux coups.

Face à la question des scribes et des pharisiens, après tout, Jésus peut très bien jouer au juge. Il peut se mettre du côté des accusateurs. Mais dans ce cas-là, il y a toutes les chances que s’il endosse le rôle d’accusateur il soit perdu. S’il répond « faites comme Moïse l’a écrit » il se soumet à l’autorité de Moïse, et donc son statut n’est que celui d’un rabbi, comme les autres. La population n’aura pas à l’écouter plus qu’un autre, et la femme sera lapidée.

Si, en revanche, il prend le contre-pied de Moïse, et affirme « Moïse a dit de lapider, mais moi je vous dis de ne pas le faire » alors il se place au-dessus de Moïse. Mais au-dessus de Moïse, il n’y a que Dieu ! Dans ce cas, ces religieux peuvent l’accuser de blasphémateur, Jésus court le risque d’être lapidé et la femme aussi.

C’est un piège joliment tendu ! Un piège dans lequel il est difficile de se sortir. Et pourtant Jésus va le faire. Jésus ne dit rien. Il ne prend pas le rôle du juge, il ne prend pas non plus le rôle de l’avocat, puisque ces deux statuts pourraient le condamner et condamner aussi cette femme.

Il y a même un troisième rôle qu’il ne joue pas, celui du donneur de leçon envers les religieux. En fait la Loi de Moïse, si on regarde bien, n’est pas de dire de lapider ces femmes, la loi est de mettre à mort l’homme et la femme (Lev 20,10 et Dt 22,22) convaincus d’adultère. Mais Jésus ne le relève pas non plus.

Jésus n’entre dans aucun de ces costumes. Aucun de ces rôles. Il ne dit rien, et il écrit par terre, avec le doigt. Là, le lecteur est très frustré parce qu’on ne sait pas ce qu’il a écrit.

Quand il se lève pour parler à ces hommes, il ne conteste pas la loi, il ne discute pas avec eux, il ne fait pas une plaidoirie. Il trouverait peut-être des circonstances atténuantes, si le mariage a été forcé, si cette femme est en détresse conjugale, si sa vie est en danger. Il ne va pas sur ce chemin. Sa réponse est tout bonnement stupéfiante, Jésus propose à ces hommes pieux d’appliquer la loi, mais avec cet ajout incroyable « s’ils le peuvent » : « que celui d’entre vous qui n’a jamais péché lui jette la première pierre ». Là, quand même, il faut le faire. Là, c’est du lourd ! Cela s’appelle de la réponse étonnante.

Voilà ces hommes, qui examinent si volontiers la vie des autres, obligés d’examiner la leur. Voici ces hommes qui se servent si volontiers de la loi pour accuser les autres, contraints de devoir avec la phrase de Jésus regarder leur propre vie. De se regarder avec conscience. On trouvera le même esprit dans la phrase : regarde donc la poutre qui est dans ton œil plutôt que la paille dans l’œil de ton voisin. Ce n’est pas tout à fait la même chose, mais nous n’en sommes pas très loin.

Seul celui qui n’a jamais pêché, est assez grand pour punir le péché de l’autre ! Or les religieux disent eux-mêmes que seul Dieu n’a jamais pêché. Jésus leur dit, si jamais l’un de vous n’a jamais péché, alors il prend la place de Dieu, et il peut jeter la première pierre. Autrement dit, encore, celui qui jette la première pierre sera Dieu. Et là, se prendre pour Dieu, c’est la pire désobéissance soulignée par la loi de Moïse !! Mince alors, ceux qui ont préparé le piège sont à leur tour piégés ! Jésus renvoie à la conscience des uns et des autres.

Ce qu’il faut reconnaitre à ces hommes, c’est que la demande d’introspection de Jésus a été prise au sérieux. Mais ils font ce que Jésus leur demande parce qu’ils sont pris par leur propre piège. S’ils ne font pas, ils se prennent pour Dieu. Les scribes et les pharisiens font ce travail d’introspection non pas par pure bonté d’âme, par révélation, mais parce qu’ils y sont obligés. Jésus agit sur eux par contrainte. Ces hommes sont mis devant leur réalité même s’ils ne veulent pas la voir. On pourrait en conclure pour nous, qu’il faut donc éveiller la conscience, la rallumer. Elle ne vient pas comme cela par miracle. Il faut aller la chercher pour qu’elle puisse exercer son office. Et c’est ce que fait Jésus.

Ces hommes découvrent qu’ils ne sont que des êtres humains, qu’ils sont faillibles, qu’ils sont des êtres ambigus, des êtres partagés, il leur fait comprendre qu’il leur est donc impossible d’appliquer la loi car aucun n’est assez juste pour cela.

S’ils tuent cette femme, ils prennent la place de Dieu, ils désobéissent à la Loi qui demande de ne reconnaitre qu’un Dieu. S’ils ne la tuent pas ils désobéissent à la loi qui demande de tuer les adultères. On pourrait discuter la loi, mais ce n’est pas le propos. Qu’ils prennent l’une ou l’autre décision, ils désobéissent à la loi dont ils veulent être les défenseurs les plus sincères, les plus fidèles. Mince alors.

La demande d’allumer la conscience faite aux hommes par Jésus, le sera aussi envers la femme. On ne sait rien sur elle. Pourquoi a-t-elle rompu ce pacte du mariage ? On ne sait pas si elle a vécu cette liaison avec remord, ou joie.

Elle ne dit pas grand-chose. Elle ne se débat pas, elle ne demande pas pitié, alors qu’elle risque la mort, ce n’est pas rien ! Elle ne cherche pas à s’expliquer, elle ne demande pas pardon.

Et puis, finalement elle n’assure pas de ne plus recommencer. Est-ce qu’elle sait que, de toutes les façons, quoiqu’elle fasse, ça ne servirait à rien ? C’est possible. Peut-être aussi qu’elle ne regrette rien, sauf de s’être fait surprendre. En tout cas, grand mystère.

Et Jésus lui dit « je ne te condamne pas, va et ne pêche plus », autrement dit, il la renvoie aussi à sa conscience. Il la renvoie vers sa vie. Ça ne va pas être totalement simple. Elle n’est pas lapidée, mais vraisemblablement répudiée par son mari. Et donc ça ne va pas être tout à fait simple pour elle. Elle ne part pas vers l’eldorado.

Elle va disparaitre, et nous ne saurons plus rien sur elle. Elle fait partie du cortège de celles et ceux qui ont rencontré Jésus. De celles et ceux à qui Jésus a donné la vie.

En tout cas, Jésus l’a renvoyée à elle-même. Et il a fait la même chose avec les scribes et les pharisiens. C’est un renvoi à la conscience de chacun. Nous sommes bien loin du Dieu juge que l’on nous présente souvent.

Envers la femme, il y a peut-être un petit plus dans le message. Jésus dit à la femme, plus explicitement, ce qu’il ne dit pas aux hommes : je ne suis pas ton juge, je ne t’enferme pas dans ce que tu as fait, je ne t’emprisonne pas dans ton passé. Cette vie qui lui a été rendue lui appartient.

 C’est à elle de faire ce qu’elle en veut et ce qu’elle en peut.

La similitude est bien là. Jésus a donné aux hommes comme il donne à la femme, la possibilité de se construire autrement.

Que faut-il conclure ? D’abord une grande place est donnée, et même une place prioritaire, première à la conscience de chacun. On n’a pas tout à fait résolu l’affaire parce que vient ensuite la question du comment, avec quoi, avec qui je nourris ma conscience. Mais il n’y a pas de couperet qui tombe.

La conscience m’invite à deux mouvements, différents, complémentaires. D’abord, me regarder dans la glace comme Jésus le demande aux hommes, et donc d’être vrai avec soi-même, en sachant que cette attitude, cette position n’est pas facile à avoir, il faut que l’on nous y pousse un peu. Reste à trouver aussi qui est ce « on ». Et puis deuxième mouvement de la conscience, aller de l’avant, se construire avec ce qui nous est donné.

Voilà donc l’invitation que nous avons ce matin. D’abord être sincère avec nous-même et ensuite agir en conséquence. Jésus invite à être vrais devant Dieu et à agir en conscience. En sachant qu’il ne nous enferme pas dans des erreurs, dans nos fautes, dans nos duretés, et c’est à nous de choisir.

De choisir de ne pas prendre la pierre pour lapider, de choisir de prendre la parole de Jésus : va et ne pêche plus. Le chemin de Dieu n’est pas un enfermement, c’est au contraire un espace de liberté donné, offert.